

# *Le repos dans tous ses états, lecture de l'Histoire du repos d'Alain Corbin*

*Une invitation à vivre autrement notre rapport au temps, au travail et à la fatigue*

Le repos ! Une drôle histoire qui commence au terme de l'œuvre de la création par Dieu : « Le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite. Il se reposa, le septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite. Et Dieu bénit le septième jour : il le sanctifia puisque, ce jour-là, il se reposa de toute l'œuvre de création qu'il avait faite. » (Gn 2,2-3) Tous les jours de la semaine ont leur partenaire. Mais le septième n'en a pas. Une sentence rabbinique dit que « le jour du sabbat n'a pas de partenaire. » (*Midrash Bereshit Rabba*, XI, 8) Le plus célèbre des commentateurs juifs du Pentateuque, Rachi (1040-1105) écrit : « Que manquait-il au monde ? Le repos. Le sabbat est venu et alors le repos est venu. Alors seulement l'œuvre de création a été achevée et menée à bonne fin. » Le repos est l'aboutissement de l'œuvre de la création. Et comme le dit la Kabbale pour décrire le repos divin : « Dieu a créé l'Homme comme la mer a fait les continents, en se retirant. » Il s'est dissous comme du sel dans l'océan de la miséricorde... En se retirant, Dieu laissa comme des traces de vagues sur une plage, des traces qu'Isaac Louria, rabbin du XVI<sup>e</sup> siècle et grand mystique, assimile « aux reflets de la lumière de la Miséricorde, une sorte de résidu d'infini lumineux dans un univers limité par la puissance restrictive du Jugement »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> I. LOURIA,  
cité par  
Gershom SCHOLEM,  
*La Kabbale*,  
Paris, Cerf, 1998.

<sup>2</sup> A. CORBIN,  
*Histoire du repos*,  
Paris, Plon, 2022,  
168 pages.

À un moment où, en France, le débat sur la réforme des retraites met sur le devant de la scène la revendication du repos, le livre d'Alain Corbin<sup>2</sup> tombe à point nommé. Beaucoup sont préoccupés de la fin de leur vie professionnelle et de l'âge de leur retraite : « On a le droit de se reposer avant de mourir » entend-on dire. Comme en écho aux propos de ce riche de l'Évangile dont les terres avaient beaucoup rapporté et qui se demandait que faire de toutes ses richesses, notre contemporain aspire à un repos qui lui soit un réconfort : « Te voilà avec des réserves en abondance pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois et jouis de la vie » (Lc 12,18). Le repos de cet homme ne prend en compte que la vie présente, en évacuant

la réalité de la mort. « Je n'ai mon repos qu'en Dieu seul » (Ps 61,2) se plaît à répéter le psalmiste. Alors que Jésus le déplore : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Mt 8,20). Le repos suppose le lâcher-prise et le dépouillement pour lesquels on n'est pas toujours prêt.

Pourquoi Alain Corbin, historien reconnu du XIX<sup>e</sup> siècle, publie-t-il une histoire du repos ? La question mérite d'être posée. L'auteur a étudié les multiples facettes des sensibilités. Après avoir parcouru l'histoire de la perception des odeurs, il s'est aventuré dans celle des émotions, puis dans les multiples manières d'éprouver et de rêver, mais aussi, il s'est aventuré dans une histoire de l'ignorance et dans celle du silence, en passant par celle de la virilité. À travers ces multiples approches de la réalité humaine, c'est toujours une curiosité insatiable qui l'obsède : mieux comprendre l'homme de notre temps. Aujourd'hui, cette curiosité l'a poussé à explorer les secrets du repos, une préoccupation légitime quand on aborde l'étape ultime de sa vie. Savez-vous que nous consacrons un tiers de notre vie à dormir ? À l'âge de 80 ans, nous aurons passé entre 25 et 27 ans au pays de la Belle au Bois Dormant.

Alain Corbin nous offre une plongée dans les différentes manières de concevoir le « délassement » à travers les âges. Le repos a recouvert des réalités bien différentes suivant les époques. Depuis la révolution industrielle, il compense la fatigue due au travail manuel.

Loin d'être soporifique, la lecture de cette histoire nous fait remonter aux temps bibliques. Le repos voulu par Dieu est compris avant tout comme la réalisation de l'existence : le repos éternel, le salut. Depuis l'empereur Constantin, le repos dominical s'est imposé en Occident et a permis d'asseoir la civilisation chrétienne. Au Moyen Âge, le repos rythmait comme une respiration l'ensemble de toutes les activités humaines. À partir de la Renaissance, le repos a été perçu comme une retraite, une fuite du monde. Montaigne parle du repos comme de quelque chose que l'on doit s'inventer. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le repos s'oppose à l'agitation. Aujourd'hui, la quiétude est devenue un terme désuet, mais son opposé, l'inquiétude, garde toute sa place dans notre société. On ne ressent plus le besoin de se reposer, car le repos a été remplacé par le loisir. Mais au-delà du temps pour soi, l'auteur parcourt le sens de ce repos comme une manière d'inaugurer l'éternité et passe en revue les années sabbatiques, les années saintes, les années jubilaires et le renouveau qu'elles marquent.

Le repos est d'abord envisagé comme « éternel », évoquant les réalités de l'au-delà., dont le passage est marqué par le *requiem* liturgique qui inspira tant d'artistes peintres et musiciens. « Qu'il repose. » La mort a toujours aimé se faire prier en latin... et mène toujours en des lieux où l'on

repose, comme le disent souvent les 1001 épitaphes de Philippe Héraclès. Les vers de Jean de Lafontaine ont un caractère immuable :

« Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,  
Et le voilà devenu Pape :  
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux ;  
Mais que vous sert votre mérite ?  
La Fortune a-t-elle des yeux ?  
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,  
Le repos, le repos, trésor si précieux  
Qu'on en faisait jadis le partage des Dieux<sup>3</sup> ?

<sup>3</sup> Jean DE LA FONTAINE dans sa fable « L'Homme qui court après la fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit ».

Le plein repos dont parle Pascal est une notion complexe. Évoque-t-il l'ennui, le repli sur soi, l'acédie allant jusqu'au découragement ? L'auteur des *Pensées* se livre davantage quand il écrit : « J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. » François de Sales, dans l'*Introduction à la vie dévote* parle de la quiétude, celle de la Sunamite du Cantique des Cantiques, qui est toute tranquille et en repos auprès de son bien-aimé, ou Madeleine aux pieds de Jésus et de Marie, la sœur de Marthe et de Lazare qui a choisi la meilleure part. Mais l'auteur souligne aussi la complexité de la notion de repos chez les auteurs catholiques du XVII<sup>e</sup> siècle, puis au siècle des Lumières qui associera la notion de repos à l'exaltation de la quiétude. À la même époque (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) naissent les maisons de retraite spirituelle sous l'impulsion des jésuites. Rien à voir avec nos EHPAD ! C'est le temps de prendre du repos en se mettant en retrait pour méditer et prier. Dans ses *Essais*, Michel de Montaigne déjà parle de sa perception de la vieillesse qu'il prépare avec ferveur. Que ressent-on en prenant de l'âge ? Comment vivre l'inéluctable ? La vieillesse apporte-t-elle ou non la sagesse ? Comment attendre la mort ? L'âge de la mise à la retraite est toujours en débat et se décline sous toutes les formes : anticipée, forcée, partielle, aménagée, etc., quand il ne s'agit pas de limogeage ou de démission. La disgrâce aussi peut être cause de repos, comme l'expérimentaient les courtisans écartés par le Roi-Soleil. Corbin consacre tout un chapitre à la figure de l'empereur Charles Quint qui se retira du pouvoir, comme illustration d'un grand de ce monde qui décide de se retirer. Une première à l'époque ! Comment ne pas penser à Benoît XVI, premier pape de l'histoire moderne à avoir renoncé à sa charge et qui, pendant une dizaine d'années, se retira au Vatican dans un pieux repos en son monastère de *Mater Ecclesiæ* ?

Nous nous sommes familiarisés aujourd'hui avec le confinement, qu'il soit voulu ou imposé. Corbin nous fait découvrir son univers, la chambre et ses accessoires, surtout la robe de chambre qui en est tout un symbole. Il nous expose ensuite les commodités indispensables à un repos de qualité et

l'on voit apparaître les plaisirs du salon et des meubles de repos, les chaises longues à la Récamier, les duchesses, les repose-pieds, dans le monde anglo-saxon naissent aussi les rocking-chairs et les sofas, puis avec les paquebots apparaissent les transats et les chaises longues. Les objets de commodités ont toute une histoire que l'auteur parcourt avec délice où la détente succède avec une certaine insouciance à la quiétude.

Puis l'auteur s'aventure à la recherche du repos en pleine nature, les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile sont redécouvertes à la Renaissance, l'*otium*, ce loisir cultivé de l'élite de la société romaine, devient le désir de vivre pour soi, une expression raffinée du vrai repos. Notre littérature en est imprégnée, de Ronsard à Rousseau, chez qui le repos est associé à la rêverie au fond d'une barque. Corbin émaille son récit de multiples digressions. Le repos dans la nature inclut également la villégiature en bordure de mer, illustrée par les anglais à Nice ou sur les bords des côtes normandes. On y apprend qu'en Angleterre, le terme « montpellier » était entré dans le langage courant pour désigner un lieu de repos. Comment oublier ici le thermalisme qui, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, prit un grand essor avec, sur tout le territoire, l'édification d'établissements prestigieux.

Le repos de la terre était connu sous le nom de « jachère ». Sa pratique a disparu avec l'apparition de l'agriculture moderne et notamment l'utilisation des fertilisants minéraux. Elle disparut progressivement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle avec la révolution agricole. Mais le propos de Corbin s'intéresse surtout au repos des travailleurs de la terre marqué par le rythme des saisons, soulignant qu'il s'agit plus d'un art de vivre que de repos à proprement parler. Puis il nous parle du repos dominical distinct du sabbat juif, mais il oublie de le signaler comme le jour de la résurrection du Seigneur. C'est pourtant ce qui lui donne tout son sens. Ce jour chômé prend peu à peu des allures tristes dénuées de toute distraction, que la chanson finira par haïr : « Je hais les dimanches... » chantait alors Charles Aznavour.

Notre spécialiste nous donne peut-être une vision trop idyllique du repos dominical au XIX<sup>e</sup> siècle. Sous la monarchie de Juillet, le travail avait fait oublier la loi de 1814 sur la sanctification du dimanche. Le souci en revenait constamment dans les visites pastorales des évêques et les catéchismes s'en faisaient largement écho. À cette époque, le catéchisme en images dépeint une réalité bien contrastée dans son « repos du dimanche » le plus célèbre de cet album de la Bonne Presse, nous livrant une vision de la société en contraste : d'un côté, dans la partie lumineuse du tableau, une église de la campagne française, son presbytère et son cimetière, quelques fermes et un vieux château, des ateliers et des magasins fermés ; les véhicules et des outils abandonnés, les enfants allant en procession à la messe, et de l'autre côté le monde obscur de la révolution industrielle, ses cabarets, lieux

de mauvaises fréquentations, une fumée sombre sortant d'une cheminée d'usine, et une populace affairée : le monde du travail d'une cité industrielle. Le repos dominical confère à cette opposition un caractère d'autant plus vif qu'il accentue l'antagonisme entre les classes sociales. Pour Corbin, « le repos se tisse à l'ennui et se réfère au *requiem* ancien. » La révolution industrielle est arrivée dans notre monde en empruntant le chemin de fer qui instaure une nouvelle accélération du temps. Le travail salarié devient celui où l'on pointe et où l'on compte les minutes... Parallèlement, le repos devient une prescription médicale avec la généralisation des cas de tuberculose qui vit apparaître le sanatorium, la maison pour guérir...

Les figures du repos n'ont cessé d'évoluer au cours des siècles et la lecture de Corbin nous fait passer comme dans un musée d'une salle à l'autre, y découvrant le caractère un peu éclectique de ce parcours. Qu'il est étrange de constater que cette visite, loin de porter au repos, a la vertu d'étourdir le lecteur. N'est-ce pas là une manière de découvrir le repos ? On peut s'étonner que l'auteur porte l'accent sur une conception du repos axée sur le loisir. Certes la civilisation des loisirs a envahi de nombreuses sphères de l'activité humaine, mais elle n'a pas pour autant cette attraction d'un repos qui consiste à se ressourcer au contact des réalités simples de la nature avec la redécouverte, aujourd'hui, d'un plus grand respect de l'environnement. À quel repos pouvons-nous aspirer ? Est-ce un art de vivre ? Est-ce un sage équilibre entre action et contemplation ? L'expérience et l'observation ouvrent une voie secrète à ce repos que l'homme trouve en Dieu, délivré de toutes les vicissitudes terrestres.

Bernard LE LÉANNEC  
Augustin de l'Assomption (Lyon)